

L'implantation d'éoliennes rencontre, en France, une résistance esthétique, voire éthique un peu inattendue pour un pays qui a su, plus que tout autre, mépriser certains de ses paysages.

Au XIXe siècle, le chemin de fer a modifié en profondeur les sensibilités. Même si la population française est peu côtière par rapport à la moyenne mondiale, la mer a maintenant acquis dans l'imaginaire ludique et buissonnier, une importance de premier plan. Pour son bien-être, pour s'évader du quotidien, 80% de la population au monde souhaite aujourd'hui vivre à moins de dix kilomètres d'une côte.

La mer est le lieu et le symbole de la liberté et tout d'abord, celle du regard qui embrasse l'horizon. Elle offre à tous la vision partagée d'un espace étendu à l'infini. En implantant des éoliennes off shore, l'aménageur restreint la liberté de vue. Or, le regard est le sens premier pour percevoir son environnement. En conséquence, une attaque contre la perception du monde est une atteinte à la notion de réel.

La mer est le lieu du mouvement impératif. L'immobilité en mer est symbole de problèmes, voire prémices de catastrophes : bateau encalminé ; bateau en quarantaine ; bateau en attente devant un port saturé ; phare dont les éclats signalent un danger et qui a pour fonction de contraindre, d'éloigner ; plateforme off-shore avec ses menaces que découvre le golfe du Mexique...

Dans le mouvement vital et généralisé de la mer, l'éolienne reste immobile – pire, elle bouge en restant immobile, à l'image des figurants d'opéra qui clament "en avant, en avant" tout en gesticulant sur place.

En mer, les éoliennes off-shore seront soit vulnérables, soit défendues par des dispositifs de protection coûteux et inélégants, agressifs par le clignotement

incessant de leurs gyrophares – et peut-être inefficaces. Si l'éolienne peut troubler par son étrange simplicité, il faut reconnaître à l'objet une esthétique sans concession. L'affubler à sa base de signaux d'éclairage ou d'avertisseurs aura le même effet que des moustaches sur la Joconde.

La mer est enfin lieu de rêves, et non de la somnolence. La somnolence en mer s'appelle le mal de mer, rarement à l'origine du plaisir. Or, c'est le **rythme** qui distingue le rêve de la somnolence. Le rêve possède une variété de mouvements avec des accélérations, des temps d'arrêts, des fuites, des poursuites ou des béatitudes. A l'opposé, la somnolence est produite par un mouvement régulier, morne et lancinant : exactement celui des pales dont le supplice a été fréquemment mise en oeuvre et à terme toujours décrié.

L'éolien est présenté comme la quintessence de la modernité, tout en s'inscrivant dans une tradition séculaire. Cette synthèse de la tradition et de la modernité, chère aux syndicats d'initiative et aux conférenciers, semble garantir les énonciateurs de fadaïses contre toutes critiques historico-prospectives. Encore eût-il fallu que ces deux références ne soient pas usurpées comme c'est ici le cas. Le moulin traditionnel se trouvait au carrefour de deux nécessités, la présence de vent et une demande humaine locale. Les polders néerlandais n'étaient pas asséchés par les moulins de Pagnol et le blé de la Brie était moulu au seuil du pétrin ou au terme du canal de l'Ourcq qui y menait.

La modernité qui se dessine se situe à **l'opposé** de ces grands programmes technocratiques. La modernité est souple, opportuniste, inattendue. Elle s'insinue dans des failles, entre les systèmes, avec la complicité des usagers. Elle ne s'impose pas, elle est comme une évidence un peu surprenante. Il n'est qu'à voir la désinvolture avec laquelle une nomade mauritanienne utilise son portable ou l'assurance d'un enfant qui cherche un jeu dans ce qu'on persiste à appeler un téléphone. C'est devenu pour tous, en quelques années, parfaitement normal.

L'éolienne, rejetée en mer, sera vue de tous mais observée d'aucun. Même si l'éolien off shore ne semble pas actuellement porter de menaces objectives – pas plus qu'à leur époque, les farines animales sous chauffées – c'est le **processus d'opacité** qui est dangereux pour la société, d'autant plus que ceux qui le mettent en œuvre croient agir pour le bien de tous et que la critique ne porte pas sur leur éventuel dévoiement personnel. L'exhibitionnisme bon enfant qui se développe dans les rapports sociaux médiatisés ne pourrait-il pas être lu comme la seule riposte possible et courageuse d'une population que l'on prive de son destin côtier et maritime.

L'éolien off shore est le fruit pathologique du phantasme gaullo-colbertiste et des incantations écolo-techniciste. D'un côté, la notion de filière concoctée par un rapport parlementaire qui a renouvelé le genre, non en enterrant le problème mais en le noyant et de l'autre des admirateurs de solutions clef en mains qui offriront le bonheur, même à ceux qui n'en veulent pas.

Les filières étaient envisageables à une époque où la société avançaient en regardant dans une même direction, même et surtout quand on ne s'aimait pas. Cette politique a produit le Concorde, les autoroutes de la Défense plusieurs fois détruites, le canal Rhin-Rhône, ou encore le projet de troisième aéroport en plaine picarde, heureusement abandonné grâce aux pressions des associations, et dont l'inutilité est aujourd'hui prouvée. L'expérience instruit - souvent trop tard ; mais les perdants de la technocratie aride, imperturbables, reconduisent leur méthode vers d'autres défaites.

Un projet aujourd'hui, c'est la réunion momentanée et peut-être fortuite de gens en état de désaccord naturel. La contrainte est le plus sûr moyen d'échouer ou de transférer la rancœur accumulée vers un autre domaine encore plus irréductible. On peut noter le paradoxe à vouloir implanter une technocratie aride en pleine mer surtout quand le risque d'échouer est patent.

Personne ne s'illusionne sur le processus de concertation qui impliquerait l'écoute des gens et le décryptage de leur discours, mais même la notion pourtant basique d'information reste lettre morte. Il ne suffit pas pour transmettre une information au public de réduire un discours complexe comme l'est celui de l'approvisionnement énergétique, car une simplification aboutit au-delà d'une certaine limite à une suite de truismes dépourvus de sens. Il faut au contraire trouver des analogies ou des traductions qui conservent la complexité de raisonnement mais sans l'accompagner d'une sophistication lexicale et syntaxique. L'empreinte écologique, ou encore la date du calendrier à laquelle les réserves renouvelables seront épuisées pour le reste de l'année civile, sont des exemples de traduction compréhensibles par tous sans altération du sens. **Le débat énergétique est en attente d'une nouvelle unité qui permette à chacun de se positionner. Cette unité devrait intégrer les dommages collatéraux aussi bien spatiaux que temporels et permettrait ainsi de mieux comparer les différentes sources d'énergie.** Car actuellement, le débat n'est pas possible par excès de complexité des unités de mesure. Sans débat, il n'est évidemment pas de choix envisageable, l'orientation proposée ou imposée se révélant aux yeux de leurs supporteurs comme la seule possible.

Avec l'augmentation de la population humaine et la raréfaction des ressources, l'histoire de l'humanité pourrait se lire comme une lente et progressive extension du domaine marchand. Ce qui était donné, devient rémunérateur pour certains et dispendieux pour d'autres, l'astuce étant de bien choisir son camp. Au Néolithique, la terre était gratuite, l'eau l'était encore récemment, l'air possède sa loi et maintenant les éoliennes tarifient le vent.

Or ces éléments libres et à disposition étaient la richesse de ceux qui n'ont rien ou si peu. Ils se vengeaient avec des champignons plus goûteux que les promotions de superette et des couchers de soleil sur la mer, en 3 D sans lunettes spéciales. Certes, l'eau des fleuves ou la vue des paysages restent libres, mais

leur accessibilité est compromise par le développement ou transformée par ceux qui ne les regardent pas. Qu'Internet soit libre et ouvert ne doit pas empêcher les chemins et les paysages de le rester.

Chaque chose n'est considérée que pour ce qu'elle produit, mais les pommiers ne sont pas réductibles aux pommes et le lin émerveille de sa floraison bleue avant de se froisser sur un corps. Produire avec la terre est affaire de paysans, avec la mer affaire de marins, produire avec son ardeur ne fait pas peur aux habitants du lieu, c'est de la sueur, de l'intelligence, de l'expérience qui se retrouve dans leurs ouvrages. Mais là, avec l'éolienne, ce n'est pas l'énergie du vent que transporte l'électricité, c'est la dépossession d'un lieu, la frustration d'être nié. Le consommateur final ne paye pas une énergie qui éclaire ou qui chauffe mais la douleur des hommes d'un terroir qui n'intervient plus dans leur espace. Ils ne vendent plus leur force de travail mais ils donnent leur silence pour que d'autres puissent faire du bruit.

Même les écologistes utopiques ne reconnaissent pas leurs rêves alors que ceux-ci se matérialisent. Ils imaginaient le monde à venir comme une juxtaposition d'habitations qu'ils auraient eux-mêmes bâties, où la bouilloire chanterait grâce à la valorisation des sous-produits de la fosse septique ; et maintenant leur caution aboutit à l'implantation de monstres techniques voulus par des responsables qui résument le monde à un publiereportage dans un hebdomadaire parisien.

La lutte entre les nomades et les sédentaires remonte à la nuit des temps mais l'un comme l'autre arpentaient le même sol. Pour être plus rationnel, les nomades ont quitté le sol, ils forcent maintenant les sédentaires à le nier et à se renier.

Patrick ÉCOUTIN

Pascal CRIBIER